

CHAPITRE VI

Marchands historiographes (II)

Goro Dati et l' « Istoria di Firenze »

Le marchand historien Goro Dati fait preuve d'un sens de l'histoire supérieur à celui de Capponi. Mieux que le grand marchand, il sait prendre du recul pour décrire et juger les événements qu'il évoque. En outre, il consacre son *Istoria di Firenze* ⁷¹⁸ à la seule peinture des luttes menées par Florence contre les Visconti et contre Pise. Plus nettement encore que son confrère, il fait la part des affaires intérieures et extérieures, pour n'évoquer que ces dernières. Ainsi, il distingue les deux guerres qui ont fait Florence : la conquête du port de l'Arno, qui contribua de façon décisive à l'extension de l'empire florentin et les combats contre Milan qui renforcèrent le sens national des Florentins et augmentèrent leur audience en Italie sinon même en Europe occidentale.

De la même génération que Gino Capponi, Goro di Stagio Dati (1362-1435) est soyeux, membre de l'Art de Por Santa Maria, dont l'importance ira croissant au 15^e siècle, mais dont la puissance demeure médiocre à la fin du Trecento. A l'imitation de nombre de ses confrères, Dati parcourt les étapes classiques de la carrière politique florentine, mais il est le premier de sa famille qui atteigne aux plus hautes magistratures : il est tour à tour gonfalonier de compagnie (1412), des *Dieci di Libertà* (1413), prieur (1425) et gonfalonier de justice (1428). Ce *cursus honorum* est complet, mais relativement peu chargé : le rôle joué à Florence par notre homme demeure sans commune mesure avec celui d'un Niccolò da Uzzano, d'un Gino Capponi ou même d'un Bonaccorso Pitti.

Goro di Stagio ne s'impose pas plus en affaires qu'en politique. Durant toute sa carrière marchande, il se débat au milieu d'innombrables difficultés financières, dont on suit les péripéties à travers son *Libro segreto* ⁷¹⁷. En 1384, Dati participe pour la première fois à une compagnie pour la faible somme de 300 florins, qu'il a d'ailleurs empruntée. La plus forte quantité d'argent qu'il ait jamais à sa disposition ne dépasse pas 1 500 florins. Vers 1412, il connaît la peur de la faillite menaçante, accumulant des dettes qui atteignent 2 500 florins. Ce n'est pas sans mal ni démêlés qu'il évite l'inscription au *Specchio* et l'emprisonnement réservés aux mauvais payeurs. Il n'échappe au déshonneur que grâce aux prêts à fonds perdus que lui accordent son frère Lionardo, général des Prêcheurs ⁷¹⁸, et Cosme de Médicis ⁷¹⁹. Les actes de piraterie, la peste, les guerres européennes sont, selon ses dires, à l'origine de ses difficultés, ainsi que les fautes de ses associés et de ses collaborateurs. En fait, parti de très bas, Goro n'est pas capable de s'élever très haut. Il n'a pas la trempe d'un Datini. Son niveau social ne peut être comparé à celui d'un Benedetto Alberti ou d'un Lapo Niccolini, qui possède deux *fondachi*, achète sans cesse des maisons en ville et des propriétés dans le *contado*, donne plus de 1 000 florins de dot à chacune de ses filles et dirige trois compagnies différentes ⁷²⁰. Dati, en effet, n'est que le locataire d'une seule boutique et il ne parvient jamais à être le premier actionnaire d'une compagnie.

Au fond, c'est un besogneux, un *mezzano*. Et l'on comprend qu'il se gonfle d'orgueil lorsqu'il est nommé pour la première fois gonfalonier de compagnie. « J'aurais été satisfait, écrit-il, d'avoir la certitude d'entrer une seule fois dans une assemblée et de ne pas avoir de grandes ambitions : aussi, désireux de ne pas être ingrat et ne voulant pas éprouver cet appétit insatiable qui fait souhaiter toujours davantage, ai-je pensé et décidé que désormais, pour les offices... je ne devrais jamais solliciter personne, mais laisser faire les scrutateurs, et qu'il s'ensuive ce qui plaira à Dieu » ⁷²¹. C. Varese juge ces propos significatifs du dédain de Goro pour les affaires intérieures et de son intérêt exclusif pour la politique étrangère ⁷²². Selon le même critique, cette attitude annoncerait, en quelque sorte, le choix pratiqué dans l'*Istoria*. Mais il est permis de mettre en doute cette hypothèse, si l'on songe que Dati écrit ces commentaires lorsqu'il vient d'apprendre sa première élection. S'estimant comblé, il fait un effort d'humilité, assuré qu'il est, au demeurant, de se distinguer suffisamment de tous ses ancêtres. Aussi bien, lorsqu'il aura été prieur et gonfalonier de justice, ne manquera-t-il jamais de rappeler dans ses *ricordanze* la part prise par ses collègues

et lui-même aux grandes affaires de l'État. Ce faisant, il témoignera de son intérêt pratique et théorique pour la politique intérieure ⁷²³.

Commerçant médiocre, homme politique de faible envergure, Dati doit toute sa renommée à son *Histoire*. La plupart des marchands écrivains — Morelli, Paolo da Certaldo, Sacchetti même — sont de médiocres *mercatores*. Les affaires leur laissent le temps d'écrire ; peut-être même la « littérature » les console-t-elle de leurs déboires commerciaux. Quoi qu'il en soit, Goro di Stagio est le plus connu de tous les marchands écrivains que nous avons rencontrés jusqu'ici. Les jugements le concernant sont contradictoires. Aux yeux des critiques littéraires de la première moitié du 20^e siècle, il apparaît d'ordinaire comme un écrivain négligeable, que l'on ne peut comparer avec les historiens humanistes de son temps, tels Bruni et Bracciolini. Gervinus écrit, par exemple, que le style de l'*Istoria* est « *unform* », « *unrein* » ⁷²⁴. Par contre, les historiens témoignent de plus de sympathie pour Dati. Gino Capponi, déjà, discerne chez l'auteur de l'*Istoria* une certaine profondeur dans l'analyse ⁷²⁵. Surtout, H. Baron réhabilite Dati, en accordant à son œuvre une position intermédiaire entre l'historiographie du Trecento et celle du Quattrocento ⁷²⁶. C. Varese, attentif d'abord aux jugements littéraires, condamne explicitement l'*Istoria* et lui préfère le *Libro segreto* ⁷²⁷. Puis, à la suite des travaux de H. Baron et d'E. Garin, il consacre à Dati un article favorable, où il souligne longuement sa clairvoyance et analyse sommairement son langage ⁷²⁸.

Les condamnations qui frappent l'auteur de l'*Istoria* tiennent sans doute à une erreur de perspective critique. Car il n'est pas légitime, selon nous, de comparer l'*Istoria di Firenze* à la *Laudatio florentinae urbis*. Pour rendre compte de l'originalité, même littéraire, de l'œuvre de Dati, il faut la juger sur le fond des *ricordanze* et des œuvres composées par les marchands.

Quant au langage d'abord. Plus que Capponi et que tous ses confrères, Dati use délibérément de plusieurs écritures. Il n'oublie pas totalement les expressions typiques du livre de raison : signe qu'il conçoit la politique étrangère en homme d'affaires ⁷²⁹. A la *prosa puntuale* il mêle des expressions triviales. Il écrit par exemple : « I Sanesi hanno perduto un occhio perdendo Montepulciano » ⁷³⁰. Il écrit ailleurs : « Mandarono i Fiorentini alcuni valenti uomini a Roma dal Papa a mugliargli nelle orecchie sì forte che si destasse et conoscesse il vituperio che sosteneva Santa Madre Chiesa » ⁷³¹. Ces expressions font songer aux instants de « dérèglement verbal » typiques des *Ricordi* de Morelli ⁷³². Mais elles sont rares et employées à bon escient pour attirer l'attention du lecteur,

susciter sourire ou indignation. Dati sait pratiquer le mélange des « styles ». Pareillement, sa représentation sarcastique des échecs essuyés par les troupes milanaïses dans le *contado* florentin rappelle l'ironie de Morelli à l'encontre des soldats de Robert de Bavière ⁷³³. Dati écrit : « Tornarono a Siena tutti ispennacchiati, co' cavalli isfer-rati e affamati... e nulla acquistarono ; e questo fu il maggiore fatto che mai facessono o venisse loro fatto contro alli Fiorentini, con proposito che tornando salvi onde si mossono, mai più si metterebbono a fare simigliante follia » ⁷³⁴.

Enfin, certaines expressions toutes faites, métaphores, adages et proverbes, à quoi Dati a souvent recours, sont typiques d'une attitude marchande. Ainsi il s'exclame : « A cominciare piccola favilla fa poi gran fuoco. » Ailleurs, il écrit : « Chi ha tradito il padre tradirebbe bene l'amico » ⁷³⁵ ; « L'uomo per naturale disposizione sempre spera quello che ha voglia e non il contrario » ⁷³⁶.

Se fondant sur ces expressions et plusieurs autres, les critiques du 19^e siècle prétendirent trouver dans l'*Histoire de Florence* un monument typique de ce langage populaire qu'ils croyaient naturellement vif et animé. Ainsi L. Pratesi, éditeur de l'*Istoria*, écrit : « La stessa *Istoria di Firenze* ti presenta pure quella semplicità tutta propria fiorentina, quella semplicità paesana che è la migliore dote di uno scrittore dell'ultimo Trecento e del primo Quattrocento » ⁷³⁷. Mais nous savons maintenant que la *prosa puntuale* des livres de *ricordanze* et des lettres marchandes est le plus souvent plate et diffuse, de même que nous avons remarqué que les tournures pittoresques, dites populaires, en sont absentes.

Concernant Dati, nous avons la chance de pouvoir comparer le langage et les préoccupations de son *Histoire* et de son livre de raison. Le *Libro segreto* traite avant tout de questions marchandes : ce sont successivement des chapitres concernant la généalogie familiale, les affaires, les enfants et les activités politiques. Le langage correspond au sujet traité, *sermo cotidianus* des *ricordi*, qui épouse les méandres d'une pensée soucieuse de tout dire et de tout expliquer : « El detto lodo fu che i detti Giovanni e Lionardo e monna Margherita furono condannati, dovermi dare per di qui a dì 15 di questo mese fiorini trecento trenta, sì come a legittimo amministratore di Bernardo e Antonio figliuoli miei e della Beta, e rede della detta Beta lor madre, per cagione delli usufrutti di dieci anni, che anno avuti del podere della detta Beta, del quale in questa ragione adietro è fatto menzione » ⁷³⁸.

Cependant, le *Libro segreto* se distingue parfois par sa dignité littéraire des autres livres de *ricordanze*. D'abord, les vulgarismes linguis-

tiques que nous avons relevés chez Morelli y sont exceptionnels. Pour ne citer qu'un exemple, il arrive fréquemment que les troisièmes personnes du pluriel du parfait des verbes du 1^{er} groupe y soient en -aro au lieu de -arano (ou -orono). Certes, on ne peut fonder un jugement sur l'étude d'une seule isoglosse, fût-elle typique si l'on en croit les travaux de G. Nencioni ⁷³⁹. Il n'en reste pas moins que le phénomène — exceptionnel — témoigne d'une recherche linguistique, pour ne pas dire littéraire, de la part de Dati. Aussi bien le *Libro segreto* contient-il certains passages dignes d'accéder aux anthologies littéraires et il n'y a rien d'étonnant que C. Varese, le préférant à l'*Istoria*, en propose plusieurs pages dans ses *Prosatori volgari del Quattrocento* ⁷⁴⁰, à côté de la description de Mea par Morelli et de l'évocation par Pitti de son ambassade auprès de Robert de Bavière. Dati écrit par exemple : « Conciociacosa che per li nostri peccati siano in questa misera vita soggetti a molte tribulazioni d'animo e a molte corporali passioni, e se non fosse l'aiuto della grazia di Dio, il quale condisce alla nostra debilità per la sua misericordia con mostrarci al nostro intelletto quello che dobbiamo fare e col sostenerci, ogni dì periremmo ; veggendomi avere già passati disutilemente dal mio nascimento xl anni con poco ubidienza de' comandamenti di Dio, e non fidandomi di me medesimo potere ridurre di fatto al termine che si debe, ma per cominciare di grado in grado, questo dì propongo e dilibero una cosa di qui inanzi osservare, cioè che in perpetuo mai in alcuno dì a festa solenne e comandata dalla santa Chiesa io non debo stare a bottega, né andarmi a fare alcuno esercizio, né consentire o comandare che altri per me il faccia d'opera di guadagno o utile temporale, con questo salvo che, se alcuno caso molto necessario fosse, però ogni volta io sono tenuto il dì seguente dare a' poveri di Dio per limosina fiorini uno d'oro » ⁷⁴¹. Ces lignes ont été, à juste titre, jugées typiques de la mentalité de Dati. Car l'examen de conscience, la crise morale, c'est-à-dire la renonciation aux profits en faveur d'une fidélité plus stricte aux impératifs religieux, ne sont pas ordinaires chez les hommes d'affaires. Or Dati est coutumier du fait : sans cesse il revient passionnément sur son passé et il pèse et juge ses actions aux mètres de la foi et des affaires. Plus originale encore est l'idée de confier à son livre de raison les considérants de cette crise de conscience et les résolutions prises, même si celles-ci sont finalement affadies par des réserves mentales et des « voies de salut » bien marchandes ⁷⁴². Surtout, pour ce qui nous intéresse ici, le langage se distingue du *sermo cotidianus* des *ricordanze*. La période est à la mesure de l'état d'âme : interminable, confuse et hésitante, certes, mais soutenue par une solide charpente d'articulations logiques, qui apparaissent au

moment opportun. Enfin, le vocabulaire est conforme aux intentions : ascético-mystique, témoignant d'une certaine culture religieuse, comparable sans doute à celle de ser Lapo Mazzei ⁷⁴³. On ne peut oublier que Goro est le frère d'un général des Dominicains. En somme, le *Libro segreto* atteste un certain engagement « littéraire » et une réflexion philosophique, qui annoncent l'*Histoire*.

Dans celle-ci, Dati fait une très large place à la *prosa cronachistica*, telle que nous l'avons analysée chez Capponi ⁷⁴⁴ : série de participes passés, de gérondifs et de propositions circonstancielles situant le temps de l'action, suivis par des verbes à la voix active reliés entre eux par des conjonctions. Ainsi, retraçant les faits et gestes de Charles de Duras après son accession au trône de Naples, Dati écrit : « *Cresciuto il re nella signoria e dimenticato il beneficio ricevuto dal papa, avendo l'animo grande alla signoria, prese molte terre di ragione di Santa Chiesa e molti benefici contro la volontà del papa, per il che il papa sdegnato lo scomunicò. E così scomunicato essendo eletto re di Ungheria, andò per la corona e presala, dopo pochi dì nella sala fu da certi baroni assalito a morte e morì scomunicato* » ⁷⁴⁵. Ailleurs, évoquant les actions offensives de Jean-Galéas et la réplique florentine, Dati met l'accent sur l'évolution rapide des événements. Il écrit : « *E senza indugio mandò a Siena di sua gente d'armi e in pochi dì cominciarono a saltare sulle terre de' Fiorentini, onde i Fiorentini conobbono l'animo rapace e insaziabile del tiranno e subito feciono consiglio sopra questi fatti e diliberòsi che fusse fatto a lui di quelle opere che faceva a noi e che ogni cosa si facesse per levarlo di Toscana, e se fare nol volesse si cercasse la sua distruzione siccome di nemico* » ⁷⁴⁶. La parataxe traduit la succession rapide des actions ; les adverbes et les compléments circonstanciels mettent en valeur cette rapidité. Aussi bien la répétition du verbe *fare* laisse-t-elle clairement entendre que la *prosa cronachistica* est le langage de la description de l'action. De la même façon, Dati représente à force d'adverbes de temps les opérations militaires entreprises par le duc sous les murs de Mantoue : « *Ecco prima scendere giù per lo fiume del Po dalla parte del conte cento galeoni e due barche piene di più botti di pece e di stipa... Apresto con grandissimo ordine e a tempo vengono dalla parte di sopra giù verso il ponte grandissima quantità di galeoni sopra i quali erano castella di legname meravigliose... Seguì a tempo ordinato tutta la forza della gente d'arme che era rimasa in terra dalla parte del conte* » ⁷⁴⁷.

Ce type d'écriture rappelle, dans une certaine mesure, la prose de Pitti et son art de la représentation des actions. Cependant certains éléments des dernières phrases citées sont étrangers à la parataxe

chère à l'auteur de la *Cronica* : ce sont les adjectifs, par exemple, employés tantôt seuls (*castella di legname maravigliose, grandissima quantità*,) tantôt en groupement binaire (*l'animo rapace e insaziabile del tiranno*). Ces adjectifs sont révélateurs des états d'âme de Goro : haine à l'égard du tyran milanais et étonnement mêlé de crainte devant l'ampleur de ses forces. Or, nous le savons, ni l'étonnement ni la haine ne trouvent longtemps place dans la *Cronica* de Pitti, pas plus qu'ils ne s'expriment — les critiques ont tort de s'en étonner ⁷⁴⁸ — dans le *Libro segreto*. Car les *ricordanze* ne sont pas (sauf chez Morelli) le lieu des effusions. Par contre, lyrisme et art oratoire sont des tonalités constantes de l'*Istoria*, laquelle, somme toute, se développe sur un plan différent de celui des livres de raison.

Car Dati se soucie expressément de toucher son lecteur et de lui plaire ⁷⁴⁹ et il s'y emploie constamment dans son livre. Rien de ce qui concerne la prose oratoire et les artifices de la rhétorique ne lui est étranger. Quant au choix des adjectifs, par exemple, Goro s'exclame en poursuivant la description des combats devant Padoue : « Il combattere fu grande e aspro e maraviglioso » ⁷⁵⁰. Il écrit ailleurs : « La storia è lunga e bella e notabile » ⁷⁵¹ ; « Carlo di Durazzo era grande e ricco signore e di grande animo » ⁷⁵² ; « I passi sono molto stretti e fortissimi di spesse castella e fortezze maravigliose » ⁷⁵³. Annotant cette dernière phrase, L. Pratesi renvoie à l'Arioste et à Foscolo ⁷⁵⁴ : les rapprochements ne se justifient qu'en tant qu'ils sont significatifs d'un engagement littéraire de Dati. A quoi bon donner d'autres exemples et montrer par exemple que Goro di Stagio sait aussi se servir des groupes binaires ou ternaires de substantifs ? Il apparaît indiscutable que, sans vouloir encore la juger, l'« écriture » de l'*Istoria* ne peut être dite ni « informelle » ni « simple ».

Autres signes de l'engagement littéraire de l'historien : les descriptions de cités, traitées dans le goût des *loca amœna* de la topique classique et médiévale. A la manière de Morelli, Dati sent, inconsciemment sans doute, que la rhétorique est, de son temps, consubstantielle à l'« écriture » littéraire et, par là même, vivante. Ainsi il évoque Milan, Pise ou Florence en mettant en valeur leurs « grandezza e nobiltà », attributs nécessaires du *topos* de la cité selon les analyses de E.-R. Curtius ⁷⁵⁵. Venant à citer Arezzo, il fait une pause et brise le rythme de la *prosa cronachistica* pour écrire : « Il suo sito è forte e bene posto, pigliando del poggio ov'è la sua fortezza e scendendo e rallargando giù al piano, piena di molte fonti d'acqua viva ; il suo paese è più piano che monte, e possiede tanti buoni terreni che non ha pari in suo paese, però che è sempre abondevole di grano e biade e dilettevole

di caccie e bel sito e buon'aria e genera gente molto sottile d'ingegno » ⁷⁵⁶. La parenté est grande, indubitablement, avec la description de Florence par Compagni au début de sa *Chronique* ; elle ne ressortit pas cependant à une imitation délibérée, mais à une égale fidélité à la rhétorique.

Toutes proportions gardées, Dati suit aussi la démarche de Morelli dans sa description du Mugello ⁷⁵⁷, et pour les mêmes raisons : évoquant tour à tour — conformément aux canons de la rhétorique — la situation générale du *locus amœnus* (mi-colline, mi-plaine), sa prospérité et sa salubrité. Mais Goro a souvent plus d'ambition que son confrère. Il a recours parfois à de longues métaphores pour ajouter à l'*ornatus* de son langage. Ainsi de la description de l'épouvante qui s'empare de Bologne après la défaite de Giovanni Bentivoglio, seigneur de la cité : « Grandissimo terrore prese e occupò tutta la città, andando qua e là la gente isbalordita come quando le menti leggere sono soverchiate da troppo vino » ⁷⁵⁸. De même du trouble qui règne à Milan après la mort de Jean-Galéas : « La città era tutta piena di stupore e di paura, similmente a coloro che per fortuna di mare, perduta la vela e 'l timone e abandonati da ogni argomento, corrono a rompere in iscoglio » ⁷⁵⁹.

Ces métaphores, souvent très longues, parfois maladroites, ont irrité les critiques et ont contribué sans doute à la condamnation de Dati en tant qu'écrivain. Certaines, cependant, sont efficaces et toutes témoignent d'un effort conscient et délibéré de la part de l'historien pour s'élever du ton linéaire de la chronique à celui plus grave, plus digne, plus « littéraire » en un mot, de l'histoire selon les conceptions du temps. Ainsi la description de la ruine définitive du Milanais après la disparition de Jean-Galéas ne manque pas d'efficacité, grâce à son rythme d'abord lent et solennel, puis précipité, jusqu'à l'accumulation finale — presque apocalyptique — des substantifs. « Incontantente la fama del male vola e quanto più si distende più cresce : le terre vicine prima e poi l'altre sentono come il capo è spezzato e tutti i membri infermano : ogni terra si muove, vincono i più potenti e i più presti a levarsi, e chi si fa signore d'una e chi d'un' altra, chi ruba, chi cerca sua vendetta. Tutta la provincia, le città, ville e castella e contado, era piena di confusione, di divisione, ruberie e uccisioni e sangue e fuoco e mala ventura » ⁷⁶⁰.

Au reste, les métaphores et les figures de style ne sont pas passives dans l'*Istoria*. Placées aux articulations du récit, elles ont une fonction rhétorique, permettant le passage d'un épisode à un autre, d'un livre à un autre de l'*Istoria*. Après la métaphore, abstraite et statique, Dati se replonge dans l'action et joue sur les différences de temps — passé-

présent — : « Sì come il dolore e la paura fanno alla donna che partorisce in quello punto venire in odio l'usar coll'uomo carnalmente e disposi per la pena di non farlo mai più, e poi, passato quell'affanno, le pare mille anni di tornare agli usati abbracciamenti, così intervenne al Conte di Vertù che come gli parve esser fuori del pericolo, fatta la pace, rassicuratosi con le sue genti, fortificatosi nelle sue terre, il veleno dentro *lavora*, e *torna* su gli usati desideri » ⁷⁶¹. Ailleurs, la *reiteratio* rhétorique sert à annoncer de façon efficace les brusques changements de situation : « Al presente sono contento che seguiti pure la materia incominciata de' fatti del Conte di Vertù, quello che seguì dappoi che prese in accomandita i Sanesi e incominciossi a impacciare in Toscana e ad essere nimico de' Fiorentini. Ora *incomincia* il Comune di Firenze a metter le mani a' grandi fatti ; ora *sono* chiari i Fiorentini dell'animo insaziabile del tiranno : ora *seguitano* i belli ordini e i grandi consigli e le magnifiche operazioni. Dappoi che il Conte di Vertù... *manda* lor gente a dosso... erano informati... » ⁷⁶². Après les lenteurs rhétoriques et les considérations morales, la *prosa cronachistica* reprend ses droits, et une phrase brève et énergique ramène brutalement le lecteur au récit d'événements pressants. Comme dans l'exemple précédent, Dati joue sur la chute du ton et la reprise du récit. Il écrit : « A Firenze tennono varie oppenioni, e chi la interpretava buona e chi rea novella e chi a un modo e chi a un altro. Ecco Pisa venuta alle mani del Duca come lungo tempo aveva desiderato. Al tempo che messer Piero Gambacorti fu morto e i figliuoli, messer Jacopo... fece ritornare a Pisa tutti i Raspanti » ⁷⁶³.

A la différence de Capponi et de tous ses confrères, Dati intitule son œuvre *Istoria*. En ce sens, il est le premier marchand « historien ». Car il a conscience d'aborder un genre nouveau dans l'évolution de la littérature « bourgeoise ». De l'histoire à la manière médiévale, il garde cependant les préoccupations traditionnelles. En particulier, il interprète les événements conformément à une optique moralisatrice et chrétienne, cherchant dans la destinée des Grands la sanction de leur conduite. A ses yeux, chaque péripétie porte signification et sous-entend une intervention providentielle. L'histoire est édifiante. Après avoir évoqué Bernabò Visconti, tyran cruel mais juste. Dati écrit par exemple : « Je ne m'étonne pas si, pour de telles actions, Dieu eut finalement pitié de lui » ⁷⁶⁴. Pareillement, il explique par une intervention divine la victoire de Charles de Duras sur Jeanne de Naples, en dépit de la faiblesse des troupes du duc et de la pauvreté de ses moyens, car il y voit la preuve a posteriori de l'illégitimité du pouvoir de Jeanne

— reine excommuniée — ainsi que du bon droit de Charles — consacré par le pape légitime. « Ce fut, écrit-il, un miracle destiné à montrer que le pape est le vicaire du Christ et que ce qu'il lie sur terre est aussi lié dans le ciel et [destiné aussi] à faire comprendre que le pape Urbain V était le vrai pape et que l'on doit craindre l'excommunication et non la mépriser » ⁷⁶⁵. Selon le même esprit, Dati ajoute foi aux significations des météores ou des déluges, et il fait mourir le duc de Milan au milieu d'une grande tempête.

Se limitant à ces constatations, la critique de la fin du 19^e siècle a encore fait le procès de Dati comme historien et l'a condamné sans appel. Or le moralisme et le providentialisme affichés par l'historien semblent ressortir essentiellement à des intentions de propagande, à une philosophie politique plus qu'à une éthique chrétienne. En fait, Dati annexe la Providence au parti florentin. Il dévoile ses desseins lorsqu'il affirme que Florence doit ses victoires à son bon droit, à ses vertus et à sa piété. « Il demeure à Florence, écrit-il, un grand nombre d'hommes de bien et de femmes qui sans cesse par leurs oraisons, leurs aumônes et leurs bonnes actions obtiennent la miséricorde divine..., si bien que, par amour des bons, Notre Seigneur a protégé et augmenté cette cité plus que toutes les autres villes italiennes » ⁷⁶⁶. Cette justification finale de la prospérité politique et économique de Florence est comme la plus parfaite expression du « nationalisme » de Goro di Stagio. Elle vient à son heure, s'appuyant sur une longue démonstration préalable des vertus florentines. Excellents soldats (?), hommes d'affaires remarquables, les concitoyens de Dati ont toujours raison, selon l'*Istoria*. Pour notre marchand historien, le bon Dieu et le bon droit sont florentins.

Concernant les augures et les présages, les propos de Dati sont plus modernes qu'on ne l'a voulu. Certes, Dati ne néglige pas les *segni*, comme il les appelle, mais il se justifie en ces termes : « Je ne veux pas taire le présage qui lui fut montré [à Jean-Galéas], bien que ce ne soit pas de ces choses sur quoi on puisse pleinement se fonder, néanmoins elles ne sont pas à dédaigner totalement en toute occasion, et, lorsque l'homme peut faire la même chose en suivant une voie sûre, il ne doit pas s'engager sur une voie incertaine » ⁷⁶⁷. Donc, Dati tient compte des présages au nom de la prudence. Affirmant que les décisions ne doivent être prises qu'après un examen scrupuleux de la conjoncture, il admet les augures au nombre des signes que présente la configuration du monde, mais sur un plan de moindre importance. En définitive, il accepte les présages, mais au nom d'une vision anthropocentrique du monde, considéré comme champ d'action réservé aux entreprises humaines.

Semblablement, la Fortune apparaît à première vue dans l'*Istoria* comme la maîtresse absolue du destin des hommes, surtout préoccupée, selon la conception médiévale traditionnelle, de les abattre lorsqu'ils parviennent à l'apogée de leur puissance ⁷⁶⁸. Ainsi de Charles de Duras, de Jean-Galéas ou du comte d'Armagnac, à propos de qui Dati écrit : « La fortune n'avait pas encore décidé d'en voir la fin ; elle voulait l'occuper encore un moment, elle voulait le faire monter plus haut encore pour lui procurer une chute plus grande » ⁷⁶⁹. A considérer les choses de plus près, cette concession à la représentation traditionnelle de la Fortune n'apparaît que dans ces digressions dont nous avons déjà analysé la fonction essentiellement rhétorique ⁷⁷⁰. Le rôle de la déesse aux yeux bandés est seulement de concourir à l'*ornatus* du langage de l'*Istoria*. Ce faisant, Dati reprend un *topos* d'origine classique qui fut assez fort pour supplanter tout au long du Moyen Âge la représentation chrétienne de la Providence ⁷⁷¹. Aussi bien, poursuivant son analyse des entreprises de Jean d'Armagnac, Dati explique que le prince français fut vaincu pour avoir prétendu combattre seul les troupes milanaïses supérieures en force et en nombre, sans attendre l'appui des soldats florentins commandés par Hawkwood. « Il semble bien, écrit-il, que ce fut contre tous les conseils et les avertissements de messire Jean Hawkwood, qui pressait le comte d'Armagnac de le rejoindre et de ne pas s'exposer aux hasards, quelque avantage qu'il pût y voir, que le dit comte et ses lieutenants, plus forts que sages et plus hardis qu'habitues aux manières italiennes, méprisant toute considération, croyaient pouvoir vaincre le monde » ⁷⁷².

Donc, comme la Fortune est aveugle, ou comme, en d'autres termes, l'avenir est parfois imprévisible, l'homme, pour avoir des chances de réussir ne doit agir que lorsqu'il trouve l'occasion la plus favorable. A cette condition, Dati affirme que l'homme est capable de s'imposer aux hasards. « Les biens du monde, écrit-il, sont entre les mains [de la Fortune] et les hommes ne sont pas sûrs qu'elle ne puisse les leur arracher, mais il semble bien que les efforts [*virtù*] soient capables de la tenir liée » ⁷⁷³. De la sorte, à partir de considérations mercantiles sur l'acquisition et la possession des richesses, Dati établit la dignité des efforts de l'homme et sa mainmise sur le monde. Selon ce même esprit, il montre que l'emporte celui qui sait étudier la conjoncture et parvenir, par une démarche lente, précautionneuse et persévérante, jusqu'à l'action décisive poussée à ses ultimes conséquences. Partant, il définit la *prudencia*. A propos de la stratégie florentine, il écrit par exemple : « Il a un grand avantage celui qui dans les guerres, grâce à son application et à son industrie, peut deviner les comportements,

la situation et la puissance de son adversaire ; et c'est pourquoi les Florentins, qui connaissent toutes les entrées et les issues de l'univers épiaient chaque jour les manœuvres du duc et aussitôt pourvoyaient aux remèdes, afin de pouvoir vaincre plus sûrement » ⁷⁷⁴. En ultime analyse, la *prudentia*, telle que Dati la définit, est tout à la fois prévoyance, prudence et persévérance. Ce pourquoi il parvient à affirmer : « Je suis bien informé maintenant des façons dont se gouvernent les Florentins en temps de guerre et je suis fort heureux qu'ils soient prudents en tous les domaines et je ne m'étonne pas qu'ils réussissent dans toutes leurs entreprises ⁷⁷⁵ ». Ailleurs, Goro, à la manière de Paolo da Certaldo ⁷⁷⁶, oppose à la *prudentia*, vertu de raison, la passion qui ruine les ambitions légitimes des hommes. A la question de savoir comment Jean-Galéas et ses conseillers commirent l'erreur de se lancer dans la guerre sans préparation ni moyens suffisants, Dati répond : « La colère et la passion les aveuglaient au point qu'ils ne pouvaient prévoir l'avenir... de telle sorte que le duc concevait le faux espoir d'acquérir promptement ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir, à savoir s'emparer de Florence » ⁷⁷⁷.

Au reste, cette conception de la place de l'homme dans le monde se reflète dans l'écriture de l'*Istoria*, qui échappe parfois aux tonalités déjà définies des proses oratoire et *cronachistica* pour atteindre au langage plus neuf de l'analyse. « On savait à Florence, écrit Dati, quels étaient les revenus du duc et les sommes qu'il pouvait dépenser et l'on savait combien de dépenses il pouvait supporter entre l'entretien des soldats, les cadeaux aux seigneurs et les frais des ambassades... et l'on savait que ses revenus étaient si inférieurs à ses dépenses qu'il lui fallait écraser le peuple d'impôts... si bien que les Florentins purent prévoir que, de deux choses l'une, ou bien le duc serait vaincu par ses adversaires, ou bien ses dépenses désordonnées le mettraient en danger ; et nombreux étaient, peut-on dire, ceux qui ayant fait le compte plume en main affirmaient comme d'une chose certaine : cela peut durer tant de temps » ⁷⁷⁸. Ainsi le langage se conforme à une vision qui, non contente de décrire, s'efforce de comprendre et d'expliquer les causes et les conséquences. L'*Istoria* est exceptionnellement riche de « pourquoi » et de « comment ». Dati lui donne une forme dialoguée qui, malgré ce qu'en pensent certains critiques ⁷⁷⁹, échappe à l'artifice parce qu'elle reflète un souci pressant d'analyse. D'ailleurs, toutes les questions posées par l'interlocuteur visent des points essentiels et soulèvent des problèmes capitaux, c'est-à-dire qu'elles animent une enquête historique vraiment digne de ce nom. Ainsi Dati se demande pourquoi les Pisans étaient si hostiles aux Florentins, malgré des intérêts commerciaux complémentaires ⁷⁸⁰, ou bien il écrit : « Queste cose che tu mi

narri mi paiono folgori ; la memoria non può andare drieto a intendere sì tosto tanti grandi fatti ; per amore di me aspetta un poco e dimmi più ordinatamente come procedettono sì grandissime mutazioni e priegoti che mi mostri... dove e come sta questo paese di Lombardia nel quale sono stati sì grandi casi ⁷⁸¹ ».

Cette dernière question est significative du souci d'expliquer qui domine toute l'*Histoire de Florence*. Au vrai, Dati y propose entre autres une analyse exacte et pénétrante des deux idéaux politiques et des deux régimes qui s'opposent dans la Péninsule à la fin du Moyen Âge : *libertas* et tyrannie. Concernant l'origine de la *signoria*, Dati montre clairement comment les Visconti, tirant leur pouvoir d'une source « démocratique » (puissance économique et politique de leurs ancêtres), s'imposèrent progressivement à leurs concitoyens jusqu'à s'assurer, à force d'accoutumance et de contrainte, une autorité indiscutée. « Tu dois savoir, écrit-il, que les Visconti furent des citoyens milanais qui, en richesse et condition, arrivèrent si haut que comme citoyens ils ne pouvaient s'élever davantage et, grâce à la hardiesse d'un des leurs à qui la fortune fut favorable, ils prirent le pouvoir de façon durable dans la cité et avec tant de douceur d'abord qu'ils renforcèrent leur position au moyen de citadelles et d'hommes à leur solde et, en l'espace de soixante ans, il ne s'est pas passé quatre générations d'entre eux qui, se succédant, ne se soient assuré le pouvoir avec plus d'apreté, cependant que leurs sujets sont tous nés dans la servitude et s'y sont accoutumés ⁷⁸² ». Après avoir ainsi analysé les origines du pouvoir tyrannique, Dati en montre clairement les faiblesses : absence de fondement naturel, politique et juridique. Il écrit : « Comme le monde entier sait bien la vérité, c'est-à-dire qu'ils ne sont seigneurs ni par élection, ni par nature, ni par consécration impériale, ni par aucune raison que par la force et l'usurpation, voulant légitimer leur autorité par de grandes dépenses ils ont acquis de l'empereur, grâce à sa cupidité plus qu'à leurs droits, le titre de vicaires » ⁷⁸³.

Cependant Dati ne se limite pas à une analyse spéculative et abstraite de l'essence et des origines de la tyrannie, telle que la pratiquent les théoriciens contemporains du *guelfisme* ⁷⁸⁴. Toutes proportions gardées, le duc de Milan est pour lui ce qu'est César Borgia pour Machiavel. S'appliquant à décrire la personnalité et la politique de Jean-Galéas, il analyse les atouts et les points faibles du « prince ». Quant aux avantages de celui-ci, Goro montre comment son pouvoir absolu lui assure une grande autorité, car ses initiatives, ses délibérations, ses décisions et ses actions, ne tenant compte que de ses intérêts, sont extrêmement

rapides. En revanche, toujours selon le marchand historien, la solitude du tyran fait aussi sa faiblesse : dépendant de lui seul, l'État s'effondre dès qu'il disparaît. « La Commune ne peut mourir, écrit-il, et le duc n'était qu'un homme mortel et solitaire, de sorte que sa mort signifiait la mort de son régime » ⁷⁸⁵. D'autre part, l'égoïsme du seigneur (son trait distinctif), bien loin de lui valoir le *consensus* de ses sujets, suscite haines et jalousies. Enfin et surtout, Dati voit clairement que la tyrannie, sans cesse remise en question, doit chercher son salut dans une continuelle fuite en avant et dans une perpétuelle expansion — indispensable étalage de sa puissance —. « Il semble, écrit-il, que les tyrans ont coutume de faire certaines choses, qui n'ont en elles-mêmes d'autre raison d'être que de démontrer ouvertement qu'ils veulent être considérés comme seigneurs, disant en quelque sorte : — C'est ainsi que je veux et que je peux, et n'en demandez pas davantage » ⁷⁸⁶.

L'analyse ainsi entendue du pouvoir tyrannique suppose une description systématiquement contraire de la démocratie marchande de type florentin. Dati s'y emploie tout au cours de son *Istoria*. Jean-Galéas lui sert, si l'on peut dire, de repoussoir pour décrire et chanter la *libertas*. Ainsi, on l'a vu, il oppose à la brièveté et à la fragilité du pouvoir d'un seul, la permanence, pour ne pas dire l'éternité, de la démocratie. A l'égoïsme du tyran, il oppose la générosité du gouvernement démocratique. Enfin, il oppose encore à l'expansionnisme du seigneur le désir de paix de ses compatriotes et des communes marchandes en général. « Jamais, écrit-il des Florentins, ils n'entreprirent de guerre sinon dans un espoir de paix » ⁷⁸⁷.

Au service du régime de son choix, Dati emploie toutes les ressources de l'art oratoire dont il dispose. Il vilipende le duc de Milan, qu'il ne prétend nommer que comte, et prononce — sur le mode mineur — la *laudatio* de sa cité. Au fil de l'*Istoria*, Jean-Galéas est un objet constant de critiques et d'injures haineuses. Il est nommé tyran de Lombardie, « vipère venimeuse » ⁷⁸⁸, « comte des Vices » ⁷⁸⁹, etc. Certes, ces sobriquets infamants se retrouvent dans toutes les chroniques marchandes contemporaines, mais Dati les emploie avec une vigueur et une passion qui lui sont propres, tout en leur apportant une consécration littéraire indiscutable. Contempteur émérite et fougueux du tyran, il sait charger son portrait jusqu'aux limites de l'odieux et de l'invraisemblable. Ainsi il représente Jean-Galéas cachant ses mauvaises intentions derrière de fallacieuses bonnes paroles, divisant Véronais et Padouans pour mieux les détruire et se faisant un parti à Bologne pour abattre plus aisément la cité. La peinture fait songer un instant au portrait que Morelli ébauche dans ses *Ricordi* ⁷⁹⁰. Mais on voit aussitôt la diffé-

rence entre les intentions et les préoccupations des deux écrivains. Car Giovanni di Pagolo ne considère le duc que comme un personnage épisodique, tandis que Dati le hausse au rang d'ennemi éternel de Florence et de type même du tyran. A force de détails tantôt vrais tantôt purement imaginaires, il le transforme en une sorte d'antéchrist de sa foi « républicaine ». Il remplit sa cour de maître des poisons et l'affirme désireux de soumettre et de persécuter l'Italie tout entière. Suivant cet esprit, il conclut : « La nuit où il mourut, il y eut sur toute la terre un tel ouragan de pluie, de vents, accompagnés d'éclairs et de tremblements de terre, qu'il semblait que le monde voulait s'écrouler, et en cet instant le fier tyran rendit son âme misérable à celui qui l'avait acquise » ⁷⁹¹. Il est inutile de dire qu'aucune chronique contemporaine ne parle de ce cyclone ⁷⁹², inventé par l'historien pour clore magnifiquement son portrait du despote.

Compte tenu de cette hostilité fondamentale et de l'esprit de propagande qui anime l'*Istoria*, la représentation de Florence, cité démocratique par excellence et championne de la *libertas*, est tout à sa gloire. Entre toutes les vertus — typiquement marchandes — des Florentins et parmi tous leurs titres de gloire, Goro di Stagio met en valeur leur opposition tenace et invincible à la tyrannie. Négativement, le marchand historien définit la *libertas* comme mot d'ordre animant la lutte contre toutes les menaces d'expansion dans la Péninsule et surtout en Italie centrale. Il écrit : « Il semblait aux Florentins qu'il leur était nuisible pour eux-mêmes et leur indépendance d'avoir un grand seigneur comme voisin » ⁷⁹³. Concernant la politique intérieure, Dati dit encore (soucieux qu'il est des affaires intérieures même dans l'*Istoria*) : « Fidèles à leur nature [les Florentins] craignent toujours ceux qui pourraient usurper et leur arracher l'indépendance de leur gouvernement populaire communal, et c'est pourquoi ils sont opposés et hostiles à qui cherche par tyrannie et superbe à usurper cette indépendance, tels ceux qui à cause de la noblesse de leurs origines ne daignent pas être à égalité avec les autres... » ⁷⁹⁴. Positivement, Dati décrit la *libertas* comme un effort corrélatif pour maintenir l'équilibre des forces dans la Péninsule. Enfin, au nom de cette même *libertas*, il glorifie la résistance constante et farouche des Florentins contre les desseins d'hégémonie de Jean-Galéas et soutient, à juste titre, que l'opposition au Visconti fut surtout leur fait. Il écrit : « Le duc s'était résolu d'être le maître et le roi de l'Italie... Les Florentins furent la barricade qui l'arrêta dans sa marche. Assurément, sans l'effort qu'ils soutinrent, il n'y aurait pas eu la moindre résistance en Italie de sorte que [Jean-Galéas] serait parvenu à dominer le pays tout entier et n'aurait pas eu d'égal parmi les princes

chrétiens » ⁷⁹⁵. Pareillement, Goro s'exclame : « On peut dire que toute la liberté [italienne] était entre leurs mains, car toutes les autres puissances les abandonnèrent » ⁷⁹⁶.

La conscience parfaitement claire qui anime l'*Istoria*, de la partition de l'Italie entre deux volontés de puissance et deux idéologies politiques contradictoires, est originale en soi. Aucun chroniqueur marchand ne peut prétendre à pareille clairvoyance. Mais plus originales encore sont la lucidité et la précision avec lesquelles Dati sait définir les grandes lignes de la politique pratiquée par l'oligarchie florentine. Surtout, cette perspicacité exceptionnelle se fonde sur une analyse nouvelle des événements historiques comme reflétant les infrastructures économiques et, partant, sur la conscience aiguë du fait que la prospérité est une condition nécessaire du succès militaire et politique.

Les deux premiers points ont été abondamment illustrés par H. Baron et C. Varese. C'est pourquoi nous serons bref. D'abord, Dati renonce expressément — premier de tous ses confrères — aux mythes traditionnels du gibelinisme et du guelfisme en tant qu'idéaux politiques divisant Florence et la Péninsule ⁷⁹⁷. Parfaitement conscient de l'« insularité » de l'Italie, il repousse toute idée d'autorité impériale comme vaine et dépassée. « La nature, écrit-il, a placé de grandes montagnes entre Italiens et Allemands. Parlons donc de nos affaires et qu'ils débrouillent les leurs entre eux » ⁷⁹⁸. Sans doute cette idée est-elle implicite dans les critiques de Morelli à Robert de Bavière ⁷⁹⁹, mais elle n'y dépasse pas le stade de la dérision. Mieux, Goro ravale l'empereur au rang d'un *condottiere* parmi les autres, que tel ou tel État italien peut engager à son service s'il en a les moyens. De la même manière, il voit en l'Église, comme Gino Capponi ⁸⁰⁰, une puissance politique pareille aux autres, justifiant ainsi, chemin faisant, la guerre des Huit Saints ⁸⁰¹.

Dans la poussière des États italiens, notre marchand historien sait encore distinguer quatre grandes puissances : Venise, Milan, Naples et Florence, et il consacre ainsi la théorie des zones d'influence mise en pratique au début du Quattrocento par ces quatre États. Ainsi il écrit : « Jamais les Florentins ne songèrent à acquérir des terres en Lombardie et au delà de l'Apennin, parce qu'ils se contentent de leur territoire, y trouvant plus de sûreté et de tranquillité qu'en de lointaines possessions » ⁸⁰². Conformément à cet axiome, Dati justifie la vocation toscane de sa cité. Il met en valeur le rôle qu'elle joue en Italie centrale, grâce à son expansion économique exceptionnelle et malgré la haine consécutive de ses voisins ⁸⁰³. Par là, il espère expliquer l'acquisition de Pise comme contribuant à la paix toscane sous l'auto-

rité de Florence. « On peut dire, affirme-t-il, que Dieu a eu pitié des bons qui demeurent et demeureront à Pise, car désormais qui désirera le bien l'aura et jamais plus [les Pisans] n'auront l'occasion d'être vendus ni tourmentés par les guerres... » ⁸⁰⁴.

L'explication des haines éprouvées par les Pisans à l'égard de Florence est strictement économique. Les citoyens du port de l'Arno exécrèrent les Florentins, écrit Dati, « parce qu'ils avaient prospéré et s'étaient agrandis alors qu'ils étaient une cité nouvelle par rapport à Pise... » ⁸⁰⁵. Donc, relatant les rivalités qui opposent les principaux États italiens (Florence-Pise, Florence-Milan, Gênes-Venise, etc.), Dati en cherche et découvre les modalités et les motifs dans les conditions économiques de la Péninsule. Il se comporte en homme d'affaires clairvoyant, pour ne pas dire en économiste avant la lettre. L'originalité de son attitude nous paraît devoir être plus clairement mise en valeur qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Car, pour l'*Istoria*, victoires et échecs tiennent aux rapports de force entre les adversaires, rapports qui dépendent directement et étroitement de leur puissance économique respective. Dati affirme que le vainqueur l'emporte grâce à sa préparation militaire, à la quantité de ses approvisionnements et au bon fonctionnement de ses convois. L'intendance finit par avoir le dernier mot. Et l'argent est naturellement le nerf de la guerre : « con l'aiuto della moneta da spendere » ⁸⁰⁶. Aussi l'historien juge logique (*ragionevole* ⁸⁰⁷) et inéluctable la victoire du plus puissant, c'est-à-dire du plus riche, écrivant par exemple à propos de la prise de Bologne par les Milanais : « Depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, il n'y eut pas, aussi loin que l'on se souvienne, d'aussi belle armée, de sorte que leur victoire est normale » ⁸⁰⁸.

En conséquence, Dati considère que la résistance victorieuse de Florence à l'expansion milanaise et l'annexion de Pise tiennent essentiellement à la prospérité économique de la cité du florin, qui lui permit au cours de ces deux conflits de soutenir longuement son effort de guerre, ou, plus exactement, de combattre jusqu'au jour où, inéluctablement, la puissance du duc devait s'écrouler à cause de ses dépenses militaires excessives, et la résistance des Pisans s'effondrer à cause du blocus économique. C'est pourquoi, à l'instar de ses confrères, Dati juge une campagne militaire d'après les frais qu'elle nécessita et les profits qu'elle rapporta ⁸⁰⁹. Le florin est le mètre des guerres. Certes, le calcul commun révèle une totale identité de vues entre l'historien et ses confrères marchands : Giovanni di Pagolo Morelli ne refusa-t-il pas d'ailleurs en 1436 de voter des dépenses de guerre qu'il jugeait peu rentables ⁸¹⁰ ? Mais seul l'auteur de l'*Istoria* justifie explicitement ses convictions.

Mètre des guerres, le profit est encore l'aune des hommes. C'est en ce sens qu'il faut considérer les louanges adressées par Goro di Stagio à Bernabò Visconti, protecteur avéré des hommes d'affaires, et à Giovanni Gambacorti « ami des marchands et de tous les gens de bien, [qui] de son temps avait développé du double la cité de Pise en fait de richesses, d'entreprises et de beautés... » ⁸¹¹.

Aussi bien, compte tenu de ces convictions mercantiles, certaines descriptions de cités échappent au *topos* du *locus amœnus*, tel que nous l'avons défini à plusieurs reprises, et accèdent au niveau de la représentation géographique. En particulier, Dati fait au fil des pages une description minutieuse de l'État de Milan, notant sa superficie et le nombre de ses habitants ⁸¹², faisant le bilan de ses richesses naturelles, de sa prospérité agricole et commerciale ⁸¹³, précisant le montant de ses revenus et de ses dépenses ⁸¹⁴ et dressant la liste des cités et des territoires passés dans son orbite ⁸¹⁵. Le ton est radicalement nouveau dans l'historiographie médiévale. On songe au célèbre tableau de l'économie florentine que Giovanni Villani esquisse dans sa *Cronica* ⁸¹⁶ ; mais cette étude statistique est exceptionnelle dans l'ensemble des chroniques florentines et elle ne concerne que la cité de la laine.

Plus explicitement encore, notre marchand historien consacre quelques-unes des dernières lignes de l'*Istoria* à l'évocation de la monnaie de Florence, qu'il considère comme l'attribut le plus éclatant de sa cité. Il écrit : « Je ne sais si je devais citer en premier pour sa dignité ou en dernier, comme le plus honoré et le plus digne de l'être, le symbole même de Florence : le florin d'or » ⁸¹⁷. D'ailleurs, notre soyeux a parfaitement conscience du fait que le trait distinctif et original de l'esprit florentin est l'aptitude aux affaires. Pour lui, comme pour Alberti, le climat de Florence « produit des esprits aptes à discerner les profits, tandis que les lieux et les coutumes les poussent à acquérir et à conserver les biens et à désirer les richesses plus que tout autre peuple » ⁸¹⁸. Cependant, alors que l'auteur de la *Famiglia*, demeuré proche de ses modèles littéraires, impute à défaut aux Florentins leurs dispositions naturelles pour le commerce, Dati au contraire leur en fait gloire. Il montre l'intérêt à la fois économique et intellectuel — enrichissement de la bourse et de l'esprit — de leurs activités commerciales et industrielles. « Ils sont partis de chez eux, écrit-il, pour visiter d'autres villes, d'autres provinces et d'autres pays, où chacun pour son compte ils ont constaté la possibilité de faire des bénéfices, d'amasser de l'argent et de rentrer à Florence. Ainsi ils ont parcouru tous les royaumes du monde, chrétiens et infidèles, ils ont observé les coutumes des autres nations... choisissant le meilleur dans chaque

pays. Ils ont acquis, ce faisant, un désir plus aigu de voyager et de gagner de l'argent. L'un a procuré ce désir à l'autre, de sorte que, qui n'est pas marchand et n'a pas couru le monde et vu les pays étrangers et n'est pas rentré riche dans son pays, est jugé homme de rien. Ce désir a tant enflammé leurs cœurs que, depuis des lustres, ils semblent nés pour cela. Le nombre est si grand de ceux qui, durant leur jeunesse, vont par le monde gagner de l'argent et acquièrent expérience, vertu, bonnes mœurs et richesses, que tous ensemble ils forment une communauté d'hommes valeureux et riches, si nombreuse qu'elle n'a pas d'égale ici-bas »⁸¹⁹. A vrai dire, si l'on s'attache encore à comparer les historiens humanistes avec notre homme d'affaires, on conviendra que, sur ce point, aucun ne démontre une égale acuité d'esprit ou, au moins, un pareil intérêt pour les réalités économiques. Au vrai, on pourra répliquer que le commerce et l'industrie ne sont pas du propos de Bracciolini et de Bruni.

Encore, se posant le problème du sens et de la valeur des guerres, Dati le transporte délibérément sur le plan des affaires. L'attitude est typiquement marchande, très éloignée du problème que Paolo da Certaldo pose déjà en termes exclusivement humains⁸²⁰. En somme, l'éthique de notre historien est mercantile. En un premier temps, Goro di Stagio fait sienne la réaction instinctive de ses confrères qui condamnent les combats par désir de tranquillité et souci de profit. En ce sens, il considère par exemple que la guerre des Huit Saints fut très périlleuse pour l'économie florentine⁸²¹ et il montre comment les Vénitiens, pour ne pas perdre davantage dans un conflit qui pourtant ne les touchait pas directement, se firent médiateurs entre les Florentins et le duc⁸²². Il dit encore que, considérant que les sentiments de leur confrères milanais sont semblables aux leurs, ses compatriotes attendirent avec confiance qu'ils s'opposassent à leur tyran. « Ils supportaient avec déplaisir l'autorité de leur seigneur, considérant que celui-ci, à cause de son penchant pour la guerre, les faisait disparaître de la face du monde en les accablant d'impôts et en les empêchant d'exercer leur commerce »⁸²³.

Cependant, en un second temps, poussant plus loin son analyse économique, Dati dépasse de façon très originale le point de vue traditionnel. Tout bien considéré, il affirme que les guerres, outre qu'elles sont nécessaires pour affaiblir les concurrents et écarter les menaces exercées par les rivaux sur les voies de communication, peuvent être une occasion de profits pour les hommes d'affaires. D'abord, il explique que l'argent dépensé par Florence durant ses campagnes revient à ses coffres grâce aux achats faits par les soldats⁸²⁴. Surtout, il montre que les victoires ouvrent des débouchés aux cités commerçantes. Dati est le seul mar-

chand historien, à notre connaissance, qui sache dire que, grâce à l'annexion de Pise, Florence fit de la Méditerranée une mer florentine. « La mer qui s'étend de la Magra à Rome fut appelée vulgairement mer du Lion dans l'ancien temps et aussi haut que l'on puisse remonter, mais ce n'est que maintenant que l'expression se vérifie, à cause du lion qui est l'emblème des Florentins, alors qu'ils ont acquis Pise, fleur des ports de cette côte » ⁸²⁵. Davantage, Goro discerne nettement l'intérêt déterminant que présente l'accès à la mer pour une cité marchande. Il écrit : « Étant marchands, les Florentins ne peuvent faire leurs affaires sans port de mer » ⁸²⁶. Ailleurs, il va jusqu'à affirmer que, de par elles-mêmes, les victoires profitent aux capitalistes florentins, car, après l'annexion de Pise et la défaite de Milan, les biens immobiliers renchériront considérablement et les parts du *Monte* augmentèrent de 25 % environ. « Les biens immeubles des Florentins, écrit-il, que l'on estimait auparavant à vingt millions de florins et le crédit du *Monte del Comune*, qui a été durant longtemps de quatre ou cinq millions, depuis l'acquisition de Pise sont estimés un quart de plus. Car, auparavant, tant que vivait le tyran de Lombardie et que Pise était notre ennemie, on craignait toujours de perdre. Maintenant qu'il est mort et que les siens sont défaits pour l'éternité et que Pise est aux Florentins, ceux-ci sont certains de ne plus avoir de guerre ; tous les biens sont sûrs et sont estimés un quart en plus : augmentation qui a enrichi [les marchands] plus que jamais auparavant » ⁸²⁷.

Somme toute, Dati conclut lui-même que la guerre est le moteur indispensable de l'économie, car elle relance le commerce et excite l'esprit de concurrence. Il écrit : « Si [les guerres] écoulées n'avaient pas existé, sans doute les Florentins ne se seraient-ils pas employés à gagner de l'argent, comme ils l'ont fait, pressés qu'ils furent par la nécessité et peut-être auraient-ils fait plus de pernicieuses dépenses qu'ils n'en ont fait, car, sous l'effet du besoin, ils s'en sont gardés » ⁸²⁸. Certes, le fondement de cet ultime raisonnement est très discutable. Il n'en reste pas moins que seul Dati, parmi les marchands historiens, affirme le rôle déterminant des infrastructures économiques dans la conduite de la politique étrangère. Et, en toutes occasions, il ne se paie pas de mots, mais cite ses chiffres : poésie de la rigueur propre aux hommes d'affaires ! Par comparaison avec l'*Istoria*, la *Nota* ⁸²⁹ par laquelle le marchand lucquois Giovanni Sercambi propose aux Guinigi de mettre en pratique une politique à fondement protectionniste, n'est qu'une ébauche de pensée économique — et limitée à un domaine pratique — cependant que les pressentiments de Gino di Neri Capponi quant à l'importance des motifs économiques dans la vie de l'État ⁸³⁰ ne sont que des lueurs.

Nous avons donc tenté de montrer successivement comment Dati s'efforce d'être écrivain et comment il emploie ses talents d'avocat et sa perspicacité au service de ses soucis conjugués de patrie et d'affaires. Or, il est dans l'*Istoria* certains passages qui montrent de façon exemplaire que la rhétorique sait parfois admirablement se mettre au service des thèmes confondus d'amour de la patrie et d'esprit de lucre.

Déjà la représentation de Pise, pourtant occasionnelle et rapide, traduit fidèlement les préoccupations de Dati. Car elle montre sa sensibilité aux « beautés » marchandes. Raison pour laquelle il ne faut pas s'étonner, comme on le fait, de son silence concernant le Dôme ou le Baptistère et de son éloquence à propos des *fondachi* et des boutiques. « E' fornita di bellissime case e alte e magne ed è una veduta di case in su l'Arno, la più bella che sia in alcun luogo di vedere tanti bellissimi e grandi casamenti a un'otta pieni d'artieri ; è molto atta a ogni mercatantia, con quattro ponti in sul fiume d'Arno... » ⁸³¹.

Cependant la description de la fête de la Saint-Jean et la peinture de Florence sont des passages de l'*Istoria* plus célèbres, et à juste titre. Déjà le *Manuale della letteratura italiana* d'Alessandro D'Ancona propose la première en 1894 ⁸³². Quoiqu'il en soit, l'une et l'autre de ces descriptions relèvent de la topique classique et médiévale, mais elles trouvent dans les préoccupations de patrie et de profit un motif animateur qui les renouvelle complètement, de même qu'il renouvelle le tableau du Mugello ébauché par Morelli ⁸³³.

La peinture des cérémonies de la Saint-Jean met d'abord en valeur l'allégresse des Florentins lors de ces fêtes printanières, religieuses et patriotiques tout à la fois. L'intention avérée de Dati est « poétique », consistant à clore de sinistres récits de guerres et de conflits par des scènes joyeuses. Car il écrit : « Nous avons parlé d'événements fort tristes, tels qu'à se les remémorer il n'est point de cœur qui ne s'attendrisse... Aussi je suis heureux que nous changions de ton et que nous parlions un peu de fête et d'allégresse » ⁸³⁴. Mais l'écrivain prétend surtout glorifier la prospérité économique de sa cité. Saint Jean-Baptiste n'est-il pas, en effet, le patron de la ville et le protecteur de sa monnaie, à l'avvers de laquelle il est représenté ? En bon marchand, Dati met l'accent sur les richesses étalées par les foules participant à la cérémonie : bijoux, tissus précieux, vêtements magnifiques. Les adjectifs *ricco*, *mirabile*, *grande*, reviennent sans cesse sous sa plume. Les objets qu'il décrit avec la précision d'un homme de métier sont d'or, de velours, de brocart et de soie. Les couleurs sont éclatantes : argent, or et pourpre. Les évaluations précises de prix de revient abondent. Ainsi de cette

description du *palio* mis au concours : « E' molto grande e ricco palio di broccato e velluto chermisi fine, ma oggi si fa di broccato d'oro in chermisi in due teli e tra l'uno e l'altro telo è uno fregio d'oro fine, largo un palmo e foderato di pancie di vaio e orlato d'ermellini e fregiato di seta e d'oro fine, e suvvi un giglio d'argento dorato, che in tutto costa fior. 400 d'oro » ⁸³⁵. La poésie est de la richesse : du nombre et du prix de revient. C'est en somme le lyrisme du compte en banque, comme dans cette évocation des rues et des boutiques ornées : débauche d'objets précieux, étalage ostentatoire de l'opulence florentine, hommage adressé non pas tant à Saint Jean-Baptiste qu'à saint Jean Bouche d'or (saint Jean-Chrysostome) selon la forte expression de Sacchetti ⁸³⁶ : « Tutte l'Arti fanno la mostra fuori alle porte delle loro botteghe di tutte le ricche cose e ornamenti e gioie, quanti drappi d'oro e di seta si mostrano che adornerebbono dieci reami, quante gioie e cose d'oro e d'argento e capoletti, tavole dipinte e intagli mirabili e cose che s'appartengono a fatti d'arme, sarebbe lunga cosa a raccontare per ordine » ⁸³⁷.

La peinture de Florence qui clôt l'*Istoria* est plus digne encore d'un commentaire, car elle montre bien comment un marchand, grâce à sa culture et à ses préoccupations propres, peut trouver dans le lyrisme mercantile et patriotique une veine personnelle qui mérite d'être appelée « littéraire ». Dati veut faire sentir les beautés de sa cité. Il met en évidence la régularité de son plan, comme l'exigent les lois du genre ⁸³⁸. Pour la première fois cependant le *locus amœnus* est une cité marchande représentée en tant que telle. De la symétrie au commerce : ayant décrit rues et ponts, Goro passe aux boutiques et aux *fondachi* qui les flanquent : « Le vie dentro sono diritte e larghe e tutte aperte e con uscita ; e gira il cerchio intorno fuori delle mura sette miglia ; la via che muove da una porta va diritta a un' altra per lo diametro della terra ed è lunga due miglia... Poi nella città sono quattro ponti tutti di pietra concia lavorati molto e intra gli altri ve n'è uno in sul quale da ogni parte sono bellissime botteghe d'artefici... » ⁸³⁹. Souci constant de l'intendance : représentant les rives de l'Arno, Dati évoque avec insistance les moulins qui, chaque jour, parviennent à moudre cent boisseaux de farine. Enfin, il décrit les palais municipaux. L'ordre dans lequel ils sont représentés est important. Vient d'abord le palais de la Seigneurie, centre de la vie politique, symbole, dans sa robustesse et son luxe, de la puissance et de la prospérité florentines : « Quasi nel mezzo della città in su una grande piazza ammattonata, sta il palagio della abitazione e residenza de' signori Priori, il quale è tutto di pietra di maravigliosa fortezza e bellezza, alto braccia sessanta,

e sopra il suo ballatoio di beccategli e merli è una rocca alta sopra il palagio altre braccia sessanta, e nella sua sommità è uno bello ballatoio sopra beccategli e poi coperto e merlato »⁸⁴⁰. Ensuite vient le palais du Podestat, en quoi Dati voit le symbole de la puissance bancaire de la Commune, car c'est là que les fonctionnaires du Trésor et du *Monte* font leurs comptes. Du centre politique au centre religieux. Notre marchand commence par Orsanmichele : pourquoi ? Sinon parce que, comme il le dit expressément, la chapelle est le temple de toutes les corporations. Et de même il passe ensuite à San Giovanni parce que c'est l'église des marchands de Calimala⁸⁴¹. Le campanilisme éclate. Dati écrit par exemple à propos de Saint-Jean : « Cercando tutto l'universo non si troverebbe pari della sua qualità »⁸⁴². Semblablement, il affirme à propos de Santa Maria del Fiore en cours de construction : « Di grandezza e di bellezza avanzerà tutte l'altre che si truovano nel mondo o che mai si ricordino »⁸⁴³. On voit donc que Goro comme Morelli, et plus que lui sans doute, est sensible à la beauté de la richesse et des affaires. La rapide peinture du *contado* qu'il propose à la fin de son tableau de Florence se trouve sur le même plan d'intentions et de procédés que l'évocation du Mugello par Giovanni di Pagolo : « E' adornato il contado di castella murate maravigliose e infinito numero e spesse e piene d'abitanti oltre a maraviglia, che non è uno palmo di terreno che sia ozioso, e questo conviene che sia il più fruttivo paese del mondo e le migliori cose vi nascono che in niun'altra parte »⁸⁴⁴. Au delà d'une imitation toute formelle du *Décameron*, les deux marchands écrivains se rencontrent pour chanter la prospérité de leur patrie et affirmer délibérément sa supériorité sur toutes les autres nations.

« *Laudatio florentinae urbis* » : telle est la définition de l'*Istoria* proposée par C. Varese⁸⁴⁵. Tout en maintenant nos réserves initiales, nous acceptons le mot. Certes, Dati est un laudateur éloquent et passionné de Florence et un ardent contempteur des tyrans, mais il est surtout un historien digne de ce nom et un écrivain qui ne laisse pas indifférent. A dire vrai, il a parmi tous ses confrères un talent particulièrement original. Les critiques contemporains se sont justement employés à mettre en valeur la lucidité de ses vues concernant la *libertas*, la Fortune et l'équilibre des forces. Mais il fallait montrer que Dati parvient à ces prises de conscience neuves grâce à son esprit marchand, qui lui procure les moyens de considérer le monde d'un point de vue économique. Là réside, à notre avis, sa plus grande originalité. A n'en point douter, l'*Istoria di Firenze* est l'un des documents les plus intéressants et typiques de cet humanisme marchand qu'il nous faudra définir.

